

Les noms de lieux de Saint-Marcellin

(UIAD, vendredi 8 avril 2016)

L'enquête toponymique

Dans les années 2012-2014 le laboratoire de dialectologie de l'Université Stendhal, dirigé par madame Jeanine Médélice, a mis en place une collaboration avec des associations dans le cadre d'un programme de recherche. Saint-Vérand Hier et Aujourd'hui a été associée à certaines phases de ce travail, et en particulier à la présentation de la démarche TOPORA¹, une démarche qui vise à constituer une base de données des toponymes en Rhône-Alpes (en Auvergne-Rhône-Alpes maintenant ?). Dans ce bref exposé je vais m'appuyer sur les problématiques et les méthodologies auxquelles ce bout de chemin avec des chercheurs spécialisés m'a sensibilisé et aussi sur le travail qu'il m'a été donné de conduire autour des noms de lieux de Saint-Vérand². De ces deux expériences, je me propose de dégager quelques pistes utilisables pour conduire l'inventaire des toponymes dans une commune rurale. C'est ce que j'appelle ici l'enquête toponymique. J'aborderai trois points. Les deux premiers concernent des aspects centraux de la démarche d'enquête, le troisième décrit et analyse le cas de l'inventaire toponymique effectué à Saint-Vérand.

1. Comprendre pourquoi, parmi tous les possibles, tel mot a été choisi pour désigner tel lieu

Sans remonter aux chasseurs cueilleurs du paléolithique, qui déjà avaient besoin de pouvoir renseigner sur lieux où ils avaient trouvé de la nourriture, sans remonter au paléolithique donc, on peut observer que dans une vie en société, qu'il s'agisse de se déplacer, ou de se mettre d'accord sur la propriété, l'usage, les charges diverses d'un lieu, il est indispensable que les lieux puissent être nommés, et que chacun puisse les identifier clairement.

Au fil des siècles, les toponymes ont répondu à cette nécessité. Ils permettent de désigner des lieux, des lieux qui pour certains dépassent l'échelle d'une commune (le Vercors, le Grésivaudan, Belledonne, Chambaran...) et dont d'autres sont limités à des portions restreintes d'un territoire communal.

A l'échelle d'une commune, le besoin d'une dénomination précise de lieux de faible étendue se traduit par la création et l'usage de "microtoponymes" connus des personnes qui y vivent ou qui les fréquentent, sans l'être nécessairement des habitants de la commune qui n'ont aucun lien avec les lieux en question. Tout le monde ne connaît pas tous les microtoponymes de sa commune d'origine ou de résidence !

Dans l'usage courant on utilise généralement le terme "lieu-dit" que le petit Robert (Dictionnaire de la langue française) définit comme "*lieu de la campagne qui porte un nom traditionnel désignant une particularité d'ordre topographique ou historique*".

¹ <http://topora.univ-catholyon.fr/>

² Voir *Saint-Vérand - Les noms de lieux et leur histoire*, Saint-Vérand Hier et Aujourd'hui (Ed.), collectif, 2015. Les exemples proposés ici sont en majorité issus de ce travail.

Pour simplifier, je parlerai tout simplement et indifféremment de toponymes ou de noms de lieux, mais il est entendu entre nous que ces toponymes ou noms de lieux sont situés dans l'espace restreint d'une commune, comme Saint-Marcellin ou Saint-Vérand.

La définition du Petit Robert donne une indication intéressante. Elle laisse entendre que les toponymes ne se réduisent pas à de simples coordonnées GPS : ils portent en eux une indication sur la réalité topographique ou historique des lieux.

L'enquête toponymique va donc chercher à retrouver la réalité des lieux au moment où le mot a été choisi, les spécialistes parlent de la motivation des noms de lieux. Il faut s'arrêter sur ce point pour signaler deux éléments susceptibles d'affecter notre manière de concevoir aujourd'hui cette réalité. La première relève de l'évidence : la réalité physique du lieu a souvent été modifiée au fil du temps. Les traces de ce qui a motivé le choix d'un nom de lieu ont parfois totalement disparu. La deuxième porte sur le choix du mot. Pourquoi, parmi tous les possibles, tel mot a-t-il été choisi pour désigner tel lieu ? Cela renvoie à la question du sens qui, selon la formule consacrée, est à la fois direction et signification. On peut faire l'hypothèse que le nom choisi, d'une part permettait de repérer facilement le lieu à une époque où les panneaux de signalisation n'existaient pas nécessairement, ou, d'autre part, évoquait un élément spécifique, un élément qui pour l'ensemble de la communauté désignait ce lieu et pas un autre. Dans les deux cas, le choix est porteur d'une vision de la réalité matériellement et conceptuellement datée. Pour le dire autrement, un toponyme désigne la réalité d'un lieu telle qu'elle était perçue au moment où le mot pour la dire a été choisi.

2. Retrouver la réalité des lieux telle qu'elle était perçue au moment où le nom a été choisi

Ainsi donc, au moment où il a été choisi, le toponyme désignait la réalité du lieu. Plus exactement, il désignait un élément caractéristique perçu comme pouvant, à lui seul, rendre compte de cette réalité. Quelles sont les caractéristiques choisies pour exprimer la réalité d'un lieu ? Voici quelques exemples.

Une première série rassemble des caractéristiques concrètes ou symboliques du lieu.

Pour ce qui du concret, on trouve :

- un mot du langage courant qui désigne la forme : *le Col, la Combe* (il existe plusieurs *Combes* à Saint-Vérand)
- un élément remarquable comme un ruisseau, une source (*font Caborne, font Ribon*) ou encore le couvert végétal (*la Châtaigneraie*)

Quant à eux, les éléments symboliques renvoient souvent à des aspects favorables ou défavorables du lieu, qu'ils soient ou non liés à des expériences concrètes : *l'Infernet* (« le petit Enfer », à Auzet dans les Alpes de Haute Provence) / *le Paradis* à Saint-Vérand (aujourd'hui perdu !).

Une deuxième série de caractéristiques est liée à la présence humaine, qu'il s'agisse :

- de l'habitat et son emplacement ou de la fonction de la construction, une fonction qui généralement présente une certaine permanence dans le temps : *le Moulin, les Forges, les Fourneaux...*
- du propriétaire : *aux Chaberts, Chabertary, Chabertièrre ou Chabertine*

- du souvenir d'un fait marquant : fait historique, meurtre, suicide... A Saint-Vérand, nous n'avons pas de « Bois du pendu » (j'imagine qu'il en existe ailleurs), mais nous avons *Tournebottes* en souvenir d'un chargement de foin renversé, anecdote mémorable s'il en fut !

Peu à peu les noms de lieux perdent le lien avec la réalité d'origine, ils perdent leur motivation première pour devenir un nom propre. Prenons encore une fois l'exemple d'un toponyme saint-vérannais, *Le Vernas*, qui renvoie à la présence d'aulnes, connus sous la forme régionale de VERNES, du gaulois *verna*. Aujourd'hui la propriété du mot est de désigner un lieu, pas une caractéristique naturelle de ce lieu.

On observe que la mémoire collective conserve d'autant mieux la motivation des noms de lieux lorsque la réalité première est toujours là (un col par exemple) ou lorsqu'elle est portée par une image mentale forte. Si nous comparons ces deux toponymes, *le Châtelard* et *les Curtils de la Cagnardière*, nous pouvons imaginer que le mot *Châtelard* évoque immédiatement l'image d'un château, que celui-ci d'ailleurs ait ou non jamais existé. Quant à elle, et pour poétique qu'elle soit, l'expression *Curtils de la Cagnardière* a depuis longtemps cessé d'évoquer des jardins repérables grâce à la présence d'une cabote délabrée.

Lorsque la réalité première disparaît, il arrive que le toponyme disparaisse aussi (à Saint-Vérand, la liste des disparus est longue !) ou alors qu'il fasse l'objet d'une remotivation. Le toponyme résiste, mais ceux qui l'utilisent dans la vie courante donnent de nouvelles explications, au prix s'il le faut d'une modification de forme. Madame Jeanine Médélice est une spécialiste de cette question, je lui emprunte l'exemple suivant, très parlant. Sur un écriteau informant que sa boutique changeait d'adresse, un commerçant pragmatique a un jour transformé *Le plateau des Couleurs* à Valence en un ordinaire *Plateau des Couleurs* : plus accessible à la compréhension immédiate, l'arc-en-ciel a remplacé les canaux d'irrigation (les couleurs).

3. La démarche TOPORA : collecter, analyser, conclure

Le processus de formation des microtoponymes ne diffère pas fondamentalement de celui des toponymes mais, du fait de la différence d'échelle, la recherche de signification rend nécessaire une connaissance fine du territoire étudié : les particularités topographiques, démographiques, économiques, et les traditions locales doivent être mobilisées pour faciliter la compréhension et éviter les erreurs d'interprétation.

Collecter

La collecte se fait à partir de sources écrites ou orales. Les sources écrites sont nombreuses et variées: reconnaissances, dénombrement et hommages, terriers, péréquaires, cadastres, rôles d'impôt, actes notariés, archives diverses.

Pour ce qui est de Saint-Vérand, j'ai travaillé des documents « fiscaux », les péréquaires de 1605, 1634, 1696 avec le risque, confirmé, de passer sous silence certains toponymes présents dans la mémoire collective ou dans divers documents - dont les actes notariés - mais aussi avec des avantages. Ce sont des documents minutieusement élaborés et riches en détails, qui, au moment où ils ont été établis, faisaient sens et référence pour les habitants et pour les

autorités extérieures. Le recours aux toponymes est systématique pour situer les parcelles et la recherche de précision amène à consigner des noms jusque-là utilisés uniquement dans la langue parlée, voire inédits. Par exemple, je fais l'hypothèse que les habitants disaient « aller *au bois* » pour désigner le lieu où ils se ravitaillaient en échalas, en ramée, et en bois de chauffage. Au moment d'établir le péréquaire en 1605 il a fallu être plus explicite, d'où une série de toponymes ad'hoc (*Bois Bonyn, Bois Guillon...*), construits pour les besoins de la cause. Autre avantage : ces sources documentaires ont permis de retrouver les toponymes dans leur forme d'usage, avec les prépositions (vers, près de, au-dessus...). Ainsi habiter *Au-dessus de la Maladière* ce n'est pas habiter à La Maladière ! Notons encore que l'orthographe phonétique donne une idée de la prononciation. Je précise ici que les patoisants de l'association Saint-Vérand Hier et Aujourd'hui m'ont apporté une aide précieuse lorsqu'il a fallu réinventer la prononciation d'époque, avec des sons dont il est difficile aujourd'hui d'apprécier la teneur. Quelle est par exemple la sonorité représentée par la lettre « y » dans les mots suivants : *La Cuymana, Moysena, Borlye* ? Un autre avantage encore des péréquaires a été de rendre possible la comparaison de la carte des toponymes à diverses époques. L'occasion de constater que les toponymes évoluent et, pour certains, disparaissent.

Il faut ensuite collecter à partir des sources orales.

Les enquêtes de terrain ou les réunions autour du cadastre (ou d'une collation) présentent, elles aussi, des avantages et des inconvénients. Du côté des avantages, il faut citer la possibilité de recueillir des éléments précis sur :

- les particularités physiques du lieu (déclivité, nature du sol, couverture végétale au 19e et au 20e...)
- le type de bâti et l'utilisation des bâtiments et des équipements,
- la tradition orale liée au lieu (histoire, légendes, anecdotes...),
- l'emploi en contexte du toponyme, les variantes, la prononciation.

Au rang des inconvénients, l'enquête de terrain engagée à Saint-Vérand s'est heurtée à trois limites :

- la difficulté de la « posture » : enquêter auprès de personnes que l'on connaît bien, avec qui on a partagé des années d'école, a un côté artificiel qui ne facilite pas nécessairement les choses,
- la collecte s'est avérée décevante, beaucoup de témoins répétant ce que tout le monde a toujours su, sans plus,
- enfin, beaucoup de toponymes n'étaient que « des micro », voire des « nano-toponymes », ce que j'appelle des toponymes « de repérage domestique », des noms de lieux internes à une exploitation agricole ou une famille : *devant, dessus, derrière la maison, le Champ d'en-haut, le Champ d'en-bas, la Vigne de l'Oncle...*

L'un des principaux enseignements à retenir de cette expérience est que la mémoire collective est **faillible** : beaucoup de toponymes se sont évaporés au fil du temps (et même *Saint-Victor*, vocable qui désignait une église et une terre bien identifiées puisque vendu comme Bien national) et que, par ailleurs, les variantes de prononciation peuvent orienter vers de mauvaises pistes étymologiques (selon les interlocuteurs le même lieu est nommé *La Canière, la Racanière ou l'Arcanière* !).

Analyser

Ce n'est pas le plus simple !

Le bon sens et la méthode TOPORA préconisent de combiner trois approches :

- l'utilisation des ressources documentaires (dictionnaires, ouvrages spécialisés) pour engager une recherche étymologique ou, plus largement, linguistique, sachant que mieux vaut mettre en œuvre une démarche critique plutôt qu'espérer des réponses toutes faites ou des recettes (lors de l'atelier toponymie organisé à Saint-Vérand, Jeanine Médélice a fourni une liste d'ouvrages à consulter longue de trois pages !), et tout ceci sans oublier de noter soigneusement les références,
- la prise en compte des explications fournies par les interlocuteurs et la mémoire collective avec certaines limites, comme l'illustre le cas des *Amours* à Saint-Vérand : lieu de rendez-vous des vipères au printemps selon la mémoire locale ou, hypothèse aujourd'hui privilégiée, toponyme issu du patronyme « Damour », parfois orthographié « D'Amour » ?
- la confrontation de l'analyse aux réalités du terrain, c'est là un point INDISPENSABLE : à Saint-Vérand *Montuzé* n'a rien d'un « Mont aux Oiseaux » et la *Muletière* n'est pas un chemin escarpé destiné au passage des mulets !

Conclure

Après analyse, il convient de répartir les toponymes en trois catégories : les certitudes, les probabilités, les énigmes.

Et pour ce qui est de conclure cet exposé, je ferai trois observations.

1. Dans une commune rurale comme Saint-Vérand, les noms de lieux portés au cadastre forment en quelque sorte une première strate toponymique. Mais la mémoire collective conserve aussi la trace d'une deuxième strate, formée par des toponymes désignant des surfaces plus restreintes, limitées parfois à un champ, un pré, un petit coteau ou une parcelle de bois à usage familial. Aujourd'hui les parcelles sont numérotées et géolocalisées. L'usage de ces toponymes de deuxième rang est en voie de disparition. Ceux qui en conservent la mémoire sont de plus en plus rares : quelques familles depuis toujours installées sur la commune, quelques passionnés de toponymie, les chasseurs parfois.

2. A un moment où la génération qui a connu la mutation d'après-guerre s'en va progressivement, il est essentiel de recueillir ce pan du patrimoine culturel que constituent les noms de lieux et les informations qui en éclairent l'origine et l'histoire. Cela est particulièrement vrai pour les microtoponymes de « second rang » qui souvent sont orphelins de toute trace écrite. Nous l'avons vu, l'une des principales difficultés de l'enquête toponymique réside dans l'analyse explicative et d'ailleurs les hypothèses, parfois multiples, l'emportent souvent sur les certitudes car, chacun le sait, la toponymie n'est pas une science exacte. Cependant la difficulté de l'analyse ne doit pas décourager d'engager l'indispensable démarche d'inventaire.

3. La recherche de précision (coordonnées GPS) et la recherche de sens (ce que disent les toponymes sur les rapports des habitants à leur environnement, sur les interactions qui ont façonné le paysage, sur l'organisation sociale des lieux) sont à l'ordre du jour en ce début de 21e siècle. Engagées en zone rurale, les opérations de signalétique viaire combinent souvent

les deux, avec en particulier la remise au jour d'anciennes références. Il est vrai qu'être en mesure de désigner chaque lieu par le nom, souvent imagé et poétique, que lui a donné l'histoire locale dégage un sentiment de communion avec la terre, avec ceux qui l'ont travaillée autrefois et même avec l'Univers tout entier.

Michel Jolland (08 avril 2016)